

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROHON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

MÉLANGES RELIGIEUX,
—o—
RECUEIL PÉRIODIQUE.

Le PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

Vol. 4.

MONTREAL, MARDI, 5 JUILLET 1842.

No. 2.

CONFÉRENCES

DE M. L'ABBÉ DE RAVIGNAN A NOTRE-DAME.

Mystère de la Sainte-Trinité.

On a voulu quelquefois concentrer systématiquement toute l'histoire dans la marche et l'influence de certaines idées dominantes aux diverses époques de l'existence des peuples. Les faits, les révolutions subies, les civilisations développées, ne seraient ainsi que la forme et l'expression des opinions et des idées ayant cours dans l'intelligence humaine. On peut admettre ce principe dans une juste mesure, mais à la condition qu'on n'en fera pas une règle exclusive et absolue; car alors il y aura pour les faits une forme arrêtée d'avance, dans laquelle il faudrait bon gré malgré les faire rentrer, et ce serait fausser l'histoire. C'est ce que l'on a osé faire pour le christianisme, quand on a voulu prétendre qu'il fut le produit et le progrès des idées dominantes de la philosophie; tandis que la philosophie lui fut diamétralement opposée. Les faits nés des idées humaines et philosophiques furent, à vrai dire, le combat de l'hérésie contre le christianisme; les épicuriens à Rome, la philosophie orientale en Grèce, fournirent à l'hérésie antique, ses armes, ses formes, et l'appui d'une résistance opiniâtre. Il est certain que la foi des mystères est un fait qui a sa source et sa raison dans des idées et une force supérieures à l'humanité tout entière. Cette vérité fondamentale ressortira mieux encore de cette conférence, qui a pour objet le plus auguste de nos mystères, l'incompréhensible Trinité. Nous considérerons ce dogme comme un fait dont l'origine et la durée au sein du christianisme sont une histoire. Cette histoire nous la trouverons dans les erreurs même qui combattirent la foi. L'erreur nous montrera sa mère, la philosophie humaine; la foi remontera toujours à la prédication révélée des pêcheurs de Galilée. Sur le mystère de l'adorable Trinité, deux erreurs capitales résument toutes les autres, le sabellianisme et l'arianisme.

1. Le sabellianisme. La doctrine orthodoxe sur le mystère de la Trinité se réduit aux données suivantes. Il n'y a qu'un Dieu, qu'une seule et même nature divine, indivisible dans la plus parfaite unité. Il y a trois personnes distinctes dans la nature divine, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; c'est-à-dire que l'essence divine, une, simple et identique, appartient à trois, subsiste en trois, de sorte que l'unité de nature n'empêche pas la pluralité des personnes, n'empêche point l'unité de nature. Chaque personne divine est véritablement Dieu: les trois personnes divines, parfaitement égales en tout, ne font qu'un seul Dieu. Le Père n'a pas de principe qui le produise; le Fils est engendré par le Père de toute éternité; le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils. Voilà le dogme catholique dans les termes con-

sacrés. Deux de ces termes sont à définir, nature et personne. La nature, c'est ce qui constitue l'être ; ce par quoi il est ce qu'il est, et non pas autre. La personne est une nature individuelle, complète, qui peut dire : *Moi, ces actions sont les miennes*. Nous ne venons pas vous expliquer cet impénétrable mystère, nous prétendons au contraire ne pouvoir, ne devoir ni l'expliquer, ni le comprendre. L'Église de Jésus-Christ, divine et infaillible, enseigne et définit le dogme de la Trinité. J'adore et je crois parce que Dieu a révélé. L'erreur si crédule s'agite. A la naissance du christianisme, l'école d'Alexandrie, foyer renommé d'enseignement philosophique, ne pouvait pas rester spectatrice oisive. Il s'opéra alors dans cette école un mélange confus de doctrines orientales, grecques et chrétiennes sur la divinité. D'un être principe ou Dieu suprême, on faisait sortir par voie de création ou de génération, plus souvent par émanation, un second principe inférieur, secondaire, qui avait graduellement tout produit, ou bien deux principes, l'intelligence, mess.le verbe ou le Dément, et l'âme du monde, *anima*, ce qui constituait la triade de Platon. Les Basilidiens, Les Nicolaïtes, les Valentinien prirent part à ces erreurs. D'autres, comme Manès, tenaient pour un double principe, ou pour trois dieux comme Marcion. La philosophie se fatiguait, impuissante, autour du mystère. L'Église, par la voix des apôtres ou de leurs successeurs, prescrivait toutes ces erreurs philosophiques. Elle gardait l'unité de nature dans la trinité de personne, qu'elle avait reçue, non de la philosophie qui la niait, mais de la révélation. Dès le premier siècle, Cérinthe, Ebion, Artémon, Théodote, pour sauver mieux apparemment l'unité divine, déclarèrent Jésus-Christ un pur homme ou un ange ; Cerdon, Marcion, Saturnin, admirent au contraire la pluralité des personnes ; les uns et les autres furent condamnés comme hérétiques. Praxéas, dans une erreur qui ne manquait pas de logique humaine, réunit ces idées, et conclut que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, n'était point distingué du Père : c'était le commencement du sabellianisme : l'Église condamna Praxéas. Elle croyait donc dès lors et à la consubstantialité des personnes divines, et à la distinction des personnes. Que sont donc les systèmes des rationalistes ariens ou sabelliens modernes ! ILS SONT VIEUX COMME LES PLUS VIEILLES HÉRÉSIES. Vers le milieu du III. siècle vint Sabellius, qui ne voulut admettre en Dieu qu'une seule personne, laquelle, cependant, à cause des opérations ou effets divers, s'appelait Père, Fils et Saint-Esprit ; Père comme principe générateur ; Fils comme s'étant incarné ; Esprit saint comme sanctifiant les âmes : de même, disait-on, qu'un seul et même soleil a la vertu d'éclairer, d'échauffer et de produire. L'on crut avoir fait merveille en réformant à la fois et le platonisme et la croyance chrétienne, pour les améliorer et les unir : c'est de l'éclectisme alexandrin. Ce temps ressemblait au nôtre. Aujourd'hui comme alors, en présence de la vérité, on veut et on ne veut pas, on croit et on ne croit pas. Il manque une chose, le courage. Cependant, que fait-on de bien sans courage ? Le savant dans l'étude, le héros dans la guerre, le chrétien dans la vie, doivent reconnaître, fixer le but, puis s'élaner violemment pour le saisir. Voyez le vaisseau construit sur le rivage : tout est prêt, il doit être mis à flot. Un moment solennel précède : la prudence a tout disposé. Le vaisseau est lancé, il se précipite au sein des eaux. Il semble saluer de son

hommage et la foule et les mers étonnées. Les mers déjà reconnaissent en lui leur dominateur et leur roi ; et il s'en va affronter au loin les flots et les orages. La voie ouverte, la foi reconnue, il faut s'élançer au loin avec elle, mais toujours dans les eaux pures et vivifiantes de l'Eglise de Jésus-Christ. L'Eglise, par la voix de ses docteurs et de ses conciles, réfuta, confondit et anathématisa le sabellianisme Tertullien, saint Cyrien, saint Epiphane, saint Augustin, saint Basile, les conciles œcuméniques de Nicée et de Constantinople unirent leurs imposantes voix pour déclarer hautement contre la philosophie, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient ni trois noms différents donnés à la nature divine, ni trois êtres d'une nature différente ; mais trois personnes distinctes dans une même nature. L'hérésie passa, la foi demeure. C'est quelque chose quand il s'agit du triomphe d'un incompréhensible mystère sur toutes les résistances d'une nature indocile. Le sabellianisme reparut avec la réforme qui devait réveiller tant d'erreurs ; Sarvet, brûlé par Calvin, les deux Socius cruellement persécutés par la réforme, parce qu'ils appliquèrent trop conséquemment son principe du libre examen, tout ce qui depuis arbora le principe de la raison libre, tous les rationalistes modernes de l'Allemagne, sans excepter de nos jours Hermès ; en France, les électriciens ou les philosophes du progrès sont sabelliens ou unitaires. Voici leur principe commun d'erreur : Expliquer le christianisme d'une manière intelligible à la raison. Tous les mystères sont retranchés ; le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont plus des personnes divines, mais trois attributs divins, Jésus-Christ n'est plus qu'un homme. Partout et toujours, c'est la philosophie déchirant l'Eglise par l'hérésie ; l'Eglise condamnant dans l'hérésie l'abus de la philosophie ; et fière de voir les plus sublimes et les plus sages génies se soumettre à ses redoutables mystères. Que pourraient opposer ces intelligences rebelles encore à la foi, au témoignage écrasant de ces génies calmes et saints qui ont illustré l'enseignement catholique ? Supposons que, s'adressant à l'une des plus hautes personifications de la science ou de la vertu, à cet esprit de lumière limpide et pure, nommé à bon droit l'Ange de l'école, à Saint-Thomas d'Aquin, un de nos philosophes incrédules lui dise : Vous croyez à la Trinité ?—Oui, j'y crois, et je serais prêt à donner ma vie pour ma foi.—Mais c'est là du fanatisme ?—Je suis profondément calme et recueilli.—Une raison éclairée ne peut admettre une pareille croyance ?—Ma vie fut consacrée à l'étude en même temps qu'à la prière, et les longues années de méditations attentives sur les sciences divines et humaines n'ont fait que m'attacher plus inviolablement à la foi de l'adorable Trinité, parce que Dieu la révéla. Nous ne disons pas que trois font un ; nous affirmons la trinité des personnes et l'unité de nature ; il n'y aurait contradiction qu'en disant à la fois trinité de nature et unité de nature ; ce que nous ne disons pas.—Vous ne connaissez donc pas les objections ?—Je crois les avoir présentées avec plus de force que vous ; vous en pouvez juger, nous répondons à toutes, et d'ailleurs contre la parole divine constatée, il n'est pas d'objection fondée.—Quelque passion secrète ne vous déguiserait-elle pas le motif de votre dévouement si ardent à la foi ?—Quelle passion dominerait mon cœur ? L'ambition ? J'ai renoncé avec joie aux dignités du monde et de l'Eglise. L'avenir ? Je me suis fait pauvre, je ne possède et ne désire rien. La vo-

lupté ! Un jour l'ange du Seigneur ceignit mes reins et je suis pur. *Non*, les passions ne m'ont point donné la foi ; trop souvent elles l'ont fait perdre à d'autres. Domptez les vôtres, et vous croirez comme moi. — Mais votre foi n'est qu'apparente, c'est un jeu de votre imagination ? — Elle est intime et sincère, l'âme de mon âme, la vie de ma vie ; il y a déjà longtemps. — Vous croyez donc sincèrement ? — Oui. — Vous avez pesé le pour et le contre ? — Oui. — Vous n'avez pas aperçu de contradiction ? — Aucune. On ne peut en apercevoir dans un mystère qu'on ne comprend pas ; on ne peut pas contredire qu'expliquer des termes inconnus. — Et cette foi du mystère vous satisfait et vous console ? — Oui, pleinement : j'y vois Dieu se manifestant à mon intelligence et à mon cœur ; soumis à sa parole rendue certaine par des faits certains, je m'unis avec bonheur à l'onction intérieure de sa grâce pour croire, et embrasser le mystère qui est toujours un mystère d'amour.

II. L'arianisme. L'arianisme a perdu pour nous de son grand intérêt ; parce que nous sommes maintenant au-delà, puisqu'on a déplacé toutes les bornes et toutes les bases. L'arianisme ne fut pas d'abord, dire etement et dans sa conception première, la négation de la divinité de Jésus-Christ. Arius prétendit bien admettre la divinité du Verbe et nier la consubstantialité ou l'unité de substance avec le Père. Alexandre lui fut préféré pour le siège épiscopal : la philosophie vint en aide à son ambition troupée, ce qui arrive quelquefois : il contesta la théologie de son évêque, prétendit que le Verbe n'était pas consubstantiel au Père ; mais qu'il avait été seulement créé avant toute autre créature pour être l'instrument du Père dans la création ; c'est le Demiurge de la philosophie platonicienne. Pour échapper au sabellianisme déjà condamné, il se jeta dans l'excès opposé, distinguant les natures au lieu de distinguer seulement les personnes. Il joignit la poésie à la philosophie pour propager son erreur ; l'hérésie affectionna toujours ce mode de propagande ; la chanson. Ce que le génie put inventer de subtilités, de mensonges, de subterfuges, de jeux de mots, et ce qui est plus redoutable encore, le crédit des femmes, tout fut mis en œuvre par l'arianisme, qui séduisit tout ce qui pouvait être séduit. L'inconséquence était cependant au fond de son système impie. Comment, en effet, admettre que le Verbe est vraiment Dieu, égal à son Père, et que cependant loin de lui être coéternel et consubstantiel, il fut créé par lui ? L'erreur est donc aveugle. La philosophie platonicienne voulait aussi un Verbe créé et Dieu tout à la fois, et on ne s'apercevoit pas que c'était retomber dans le polythéisme. La grande figure d'Athanasie, si cruellement persécuté, nous apparaît comme le plus augéste représentant de la défense orthodoxe contre Arius. L'église, assemblée à Nice en 325, anathématisa l'erreur et proclama pour toujours la foi transmise et crue dans tous les temps : la consubstantialité et la divinité du Verbe. La réforme fit renaître l'arianisme de ses cendres sous mille formes contradictoires. Aujourd'hui ce n'est plus l'arianisme, mais plutôt du sabellianisme. Pius de trinité, mais un simple déisme, ou un obscur panthéisme ; le Christ, un pur homme, s'il n'est même un mythe et un symbole. Chose bien étrange ! on ne veut pas de la trinité enseignée par le catholicisme, et on la trouve avec éloge partout, dans l'Inde, en Égypte, en Grèce. On l'accepterait volontiers découverte et démontrée par la raison : un philosophe du progrès

admet aujourd'hui la trinité : le progrès ce n'est donc que le retour. Attendez quelque temps encore. Un autre philosophe humanitaire démontrera l'incarnation. Pourquoi pas ? chacun de nos mystères réparaitra à son tour par l'effet du progrès. Que ne les acceptez-vous quand nous les proposons ? Ce serait plus facile et plus sûr. Les rêves de quelques esprits malades valent-ils nos palpables démonstrations ? Leurs théories creuses valent-elles nos faits attestés et divins ? Mais on procède ainsi : La vérité qui viendra de l'Eglise, il faut l'exclure ; celle que la raison semble inventer, quand elle ne serait qu'un plagiat grossier, il faut l'admettre et l'encenser avec honneur. Quant à nous, nous pensons qu'il vaut mieux avoir foi à une tradition telle-ment évidente, que Gibbon, qui certes n'est pas suspect, a été forcé de dire dans ses mémoires, tom. 1. ch. 1. : UN HOMME INSTRUIT NE SAURAIT RÉ-SISTER AU POIDS DE L'ÉVIDENCE HISTORIQUE QUI ÉTABLIT QUE DANS TOUTE LA PÉRIODE DES QUATRE PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE, LES POINTS PRINCIPAUX DES DOCTRINES PAPISTES ÉTAIENT DÉJÀ ADJUS EN THÉORIE ET EN PRATIQUE."

Deux hérésies capitales ont donc attaqué le mystère de l'adorable Trinité : le sabellianisme et l'arianisme. L'une confondait les trois personnes divines en une ; l'autre devait logiquement diviser la substance divine en trois. L'Eglise a cru dans tous les temps la distinction des personnes et l'unité de substance. C'est un mystère, profond, impénétrable ; j'en conviens. Mais Dieu l'a révélé, je crois. Vous le rejetez en vous appuyant de la science et de la raison. Et vous ne voyez pas que le progrès de votre science est réellement de multiplier les mystères. L'eau dans la nature était une inconnue, un mystère, mais un seul. Lavoisier la décompose en deux éléments : que sont ces substances nouvelles ? L'une brûle, et l'autre fait brûler. Bien, ce sont des propriétés extérieures ; mais ces substances que sont-elles en elles-mêmes ? Vous ne le savez pas. Ce sont deux mystères au lieu d'un. Un second génie les décomposera peut-être en deux autres substances ; on célébrera à grands cris le progrès : qu'aurez-vous alors ? Quatre inconnus au lieu de deux, c'est-à-dire quatre mystères impénétrables. Car vous ne connaissez et vous ne connaîtrez aucune substance en elle-même. Aucune. Et vous ne voulez pas de mystères dans la substance divine ! Vraiment, je ne sais comment qualifier cette dérision. La science enfle et égare ; elle a donc besoin d'une autorité commandant la foi, imposant le mystère. Même, plus un siècle est savant, plus il a besoin d'autorité. Pourquoi ? Parce que l'esprit humain n'a qu'une certaine somme de force vive : s'il la dépense tout entière sur un objet, il l'épuise bientôt, il n'est plus capable d'autre science. L'anatomiste, livré tout entier à la dissection des cadavres, ne croit plus qu'à son scalpel ; le mathématicien, noyé dans ses formules, ne croit plus qu'à ses équations ; le chimiste n'a de confiance qu'en ses réactifs. Pour ces savans, la certitude métaphysique est comme étrangère. Sur tout autre point que leur science propre et favorite, ce sont des enfans, moins même quelquefois que des enfans, car il arrive au savant trop absorbé de n'avoir plus de raison pour le reste. Que faut-il donc aux savans, que faut-il à tous comme garantie, comme barrière et comme guide ? L'autorité, l'Eglise enseignant et fixant pour tous les mystères, le mystère entr'autres

de l'adorable Trinité dans l'unité divine. O qu'elle vous donne d'employer toute l'énergie de votre être à la connaître et à l'aimer ! Vos cœurs alors seront pleins des affections les plus pures et des plus douces joies.



PROPAGANDE ANTI-CATHOLIQUE.

Les entreprises que l'Angleterre ne cesse de faire pour étendre l'hérésie ne sont déguisées qu'à demi par l'habileté britannique ; toutes les nations ont autour d'elle les yeux ouverts sur la double ambition de son zèle biblique et de sa diplomatie. Mais il n'en est point ainsi de l'influence active et non moins formidable d'une autre nation séparée de la foi, et si l'Angleterre, surveillée par la jalousie des peuples voisins, ne peut réussir à voiler les effets de sa propagande, l'autocratie russe, agissant au loin, dans une partie du monde souvent inaccessible à nos regards, profite d'une effrayante sécurité pour donner cours à ses invasions.

Ces jours derniers, nous apprenions, par une lettre de Constantinople en date du 28 mars, que les Grecs schismatiques ont obtenu de la Sublime Porte deux firman en vertu desquels ils ont fait fermer toutes les églises et écoles des catholiques latins près Nazareth, Bethléem, et dans un rayon fort étendu autour des lieux saints. Severe défense est faite de les rouvrir. "Le second firman, sur lequel nous ne voulons pas nous expliquer davantage aujourd'hui, ajoute le journal la *France*, auquel nous empruntons cette nouvelle, porte sur une question qui n'aura pas de moins sérieuses conséquences."

On écrivait de la même ville, quelques jours plus tard, que grâce aux intrigues de la Russie, la congrégation de Lazaristes établie en Perse, a reçu du Shah l'ordre de quitter son établissement et même le territoire persan. "La Russie, ajoutait-on, a tout mis en œuvre pour arriver à ce but, afin d'annuler l'influence de la France qui de jour en jour recommence à grandir même dans cette partie de l'Orient."

Ainsi, partout où le schisme grec se trouve en contact avec le monde catholique, notre foi est formidablement attaquée par ce terrible et astucieux ennemi. On vient de voir l'influence russe signalée dans une nouvelle persécution contre les tribus latines au centre de l'Asie et de la Palestine. Des confins de l'Inde et de Jérusalem ramenons maintenant nos regards vers Constantinople ; promouvons-les sur toute la limite de l'empire russe au nord des possessions musulmanes. Le royaume hellénique s'effraie-t-il assez de tous les dangers qui l'environnent ? La Pologne d'un autre côté, forcée de disputer sa foi à toutes sortes de perfidies, nous fait-elle entendre tous ses gémissemens ? Voyons enfin, dans ses propres Etats, le Czar étendre et assurer chaque jour ses conquêtes sur le domaine de l'Eglise.

"Le cabinet de Saint-Petersbourg, écrit-on de Rome à la *Gazette de Cologne*, vient de répondre aux griefs que le Saint-Siège lui avait adressés, après avoir reçu l'avis officiel de l'incorporation des biens des églises et couvens catholiques en Russie au domaine de l'Etat. Nous avons appris que le cabinet de Saint-Petersbourg prétendait dans sa note que la mesure qu'il avait adoptée avait été prise dans l'intérêt des corporations religieuses, et que dans cette affaire le clergé n'aurait rien à perdre, attendu que l'Etat se trou-

ve, par l'effet de cette mesure, chargé de l'entretien du clergé. Il n'est pas vraisemblable que de nouvelles démarches puissent déterminer le cabinet russe à retirer l'ukase en question, ce qui serait cependant à désirer dans l'intérêt de l'Eglise catholique de Russie, dont les ministres sont, par suite de cet ukase, mis sous la dépendance et la domination de l'Etat."

Mais que fait-on pour porter secours à l'Eglise, au milieu de tant de dangers qui l'assaillent ?

Tandis que l'Angleterre et la Russie semblent conspirer pour faire triompher sur toute la face du monde, par l'or et la diplomatie, cette entreprise que Mahomet poursuit en vain par la fureur et le glaive, les nations catholiques se trouvent partout ou trop faibles pour résister, ou accablées d'un sommeil funeste, ou divisées par les factions et guerroyant contre elles-mêmes. Dans l'Orient, on les voit lutter peut être pour l'établissement d'un consulat ou pour la défense d'un privilège de commerce, mais l'Angleterre y transporte sa hiérarchie cléricalle, sous la protection de ses vaisseaux, et la Russie y dicte des lois comme sur les débris de la Pologne. Le cri des populations catholiques de l'Orient ne cesse de se faire entendre, mais nous n'y prêtons qu'une oreille distraite et inattentive ; une vaste croisade s'étend autour des conquêtes de nos pères, que nous abandonnons, et ce sont aujourd'hui des missionnaires sans argent et sans sauve-garde, qui sont seuls chargés des destinées de l'Eglise et des intérêts de la France dans ces lointaines parties du monde !

Certes, nous croyons que le miracle de la prédication de l'Evangile peut se renouveler de nos jours par des hommes aussi faibles et aussi pauvres que les premiers apôtres, et ce miracle se renouvelle en effet ; mais malheur aux hommes et aux nations qui se laissent ainsi condamner par des miracles.

L'Angleterre assiège l'Espagne et peut-être bientôt en fera la conquête ; l'agitation des esprits au sein de la Péninsule manifeste en effet de toutes parts l'influence du protestantisme anglican. Les envoyés de Londres s'efforcent de séduire en Espagne les politiques par des maximes, les négocians par des marchandises, les femmes, et les hommes qui ressemblent aux femmes, par des bals et des concerts. En même temps un ministre de l'herésie fait un appel public à l'indifférence religieuse, et toutes ces intrigues ont déjà porté un fruit palpable et visible, le double projet de loi sur la juridiction ecclésiastique et sur les rapports avec Rome.

Maintenant, nous le demandons à tous les esprits clairvoyans en Espagne, la Russie, au milieu des désastres politiques de cette malheureuse contrée, n'a-t-elle point aussi jeté sur elle, sur sa fidélité au centre vivifiant de la foi, un regard jaloux ? ne commence-t-elle pas à y exercer une influence ennemie ? Nous démontrerons prochainement par des documens précis et irrécusables quelle a été l'audace, l'habileté, et quels ont été jusqu'à ce jour les succès de la politique russe. N'a-t-elle pas tenté, en Allemagne, de s'ouvrir une voie jusque dans les entrailles de l'Eglise et d'y verser un poison corrupteur ? Veillons donc partout avec sollicitude. L'Espagne, asile sacré de la foi, est peut-être assaillie par plus d'ennemis qu'on ne pense, et celui qu'elle n'a pas coutume de combattre est peut-être aussi le plus dangereux.

MÉLANGES RELIGIEUX.

L'ORGUE ET LA PRIÈRE.

L'airain vibrant des tours appelle au sanctuaire
 La foule, dont le cœur se nourrit de prière :
 Devant le tabernacle un prêtre est prosterné ;
 Le Christ se montre aux yeux sur la croix éclatante
 Et l'encens se déroule en spirale flottante
 Sur son front couronné !

Eveille-toi, puissante, idéale pensée,
 Trop longtemps endormie en mon âme glacée !...
 Ouvre tes ailes d'or au souffle inspirateur
 De l'orgue, modulant d'harmonieuses plaintes,
 S'exhalant par le temple, ainsi que des voix saintes,
 Aux autels du Seigneur.

Du jour qui baisse et fuit voici l'heure dernière,
 Où le soleil inonde, en longs jets de lumière,
 Les magiques vitraux des portes du saint lieu.
 Voici l'heure sacrée où toute la nature
 Eleve son anguste et sublime murmure
 Vers l'Éternel, son Dieu.

Orgue divin ! redis un chant du roi prophète :
 Exalte-nous celui qui lance la tempête.
 Que tes sons inspirés aillent, au fond des cœurs,
 Remuer puissamment notre foi qui sommeille,
 Et verse, en doux accords, ce que puise l'abeille
 Au calice des fleurs.

Écoutez !—Les élans que dicte le génie
 S'écoulaient de son sein en fleuve d'harmonie ;
 Le temple retentit de célestes concerts :
 Et l'on croirait entendre une voix solennelle
 S'écrier dans les cieux : A toi, gloire éternelle,
 Ame de l'univers !

Tantôt triste et pensif, il se plaint et soupire,
 Aussi pur que le vent qui dans les bois expire.
 Tantôt il dit les chœurs des anges émanés ;
 Ou bien sa voix, unie à celle de la foule,
 Ressemble au bruit confus de l'Océan, qui roule
 Tous ses flots mutinés.

Où, Seigneur ! nous chantons ta divine puissance,
 L'éclatante beauté de ta magnificence.
 A toi retourne un jour notre esprit immortel ;
 Et là, sans cesse il nomme, en paroles fécondes,
 Saint, saint, saint, le Dieu fort, le Créateur des mondes
 Et le Verbe éternel !

Lui seul est pour les cœurs la splendide lumière,
 Qui jaillit et pénètre en leur ombre grossière ;
 De sa grâce il soutient ceux qui suivent sa loi.
 Vous, qui reconnaissez sa grandeur immuable,
 La suprême bonté de sa main secourable,
 Il vous donne la foi.

Jamais la nuit d'erreur dans laquelle nous sommes
 Ne fut abandonnée au caprice des hommes.

Comme au temps d'Israël, son œil veille sur nous.
S'il verse au siècle impur un souille de vengeance,
C'est à nous, chrétiens, fiers de notre délivrance,
De l'invoquer pour tous.

Source vive d'amour où s'abreuvent nos âmes,
Eteins de tes enfans les criminelles flammes,
Qui s'infiltrèrent en eux en levains de plaisirs !
Donne-leur la voix forte et les harpes antiques
Qui célébraient du ciel les trésors magnifiques
Créés par tes désirs.

Montez toutes vers lui, prières abondantes,
Et mêlez-vous au chœur des étoiles ardentes,
Vaisseaux d'or, naviguant aux océans des cieux :
Répandez-vous au trône où résident les anges,
Unissez à jamais à leurs saintes louanges
Vos chants harmonieux.

L. PORA.

— ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ —

Nous avons l'honneur d'assurer à M. l'Éditeur de l'*Aurore* que nous ne méritons en aucune façon le reproche d'*allusion* qu'il nous adresse. Nous n'avons nullement pensé, ni du penser à lui, en parlant des philosophes et des politiques de notre époque.

— ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ —

La paroisse de Laprairie, veuve de son pasteur bien aimé, depuis le départ de Mgr. de Toronto pour son diocèse, vient enfin de recevoir d'efficaces consolations. Les RR. Pères Jésuites ont accepté de Mgr. de Montréal l'administration de cette cure importante. Deux de ces bons Pères s'y sont rendus samedi dernier. Les autres Pères, ainsi que les prêtres auxiliaires venus avec eux, sont provisoirement occupés, d'après la demande de MM. les Curés, aux travaux du ministère dans les diverses paroisses où sont ouverts les exercices du Jubilé. Les RR. Pères Jésuites étant avant tout, comme l'on sait, instituteurs de la jeunesse, leur réputation et leur capacité comme tels n'étant surpassées par celles d'aucun autre corps enseignant, un collège dirigé par eux est un avantage inappréciable pour toute localité qui a le bonheur de les posséder ; aussi les paroissiens de Laprairie ont-ils senti de quelle importance serait pour leur village et pour toute la paroisse un si précieux établissement, et les avantages qui en découleraient sous le rapport matériel et moral. Ils ont en conséquence fait instance auprès des bons Pères pour obtenir qu'ils se fixassent chez eux, et leur ont offert avec une spontanéité et un dévouement admirables de leur bâtir un collège à cette fin. On appréciera, nous l'espérons, cette démarche généreuse de cette honorable portion de nos concitoyens, qui comprennent si bien le prix d'une éducation libérale et religieuse ; qui donnent par là un nouveau et parfait démenti à ces accusations d'ignorance et d'apathie qu'on leur jette si injustement. Oh ! plus que jamais nous avons lieu d'espérer, de nous confier dans les promesses de l'avenir. Que l'œuvre du progrès et de la régénération religieuse et sociale poursuive sa carrière ! Tous les nobles cœurs la saluent de leur vœux, l'accompagnent de leurs plus chères sympathies.

LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE ET L'ÉGLISE ANGLICANE AU CANADA.—Le *Messenger* dit que dans l'année qui vient de s'écouler, la Société biblique a répandu 54,478 bibles dans Montréal, et ajoute qu'elle en aurait répandu bien davantage sans l'opposition *incompréhensible pour lui* qu'on fait à la diffusion de la parole de Dieu... *Étrange chose*, répète-t-il encore, que dans un pays chrétien l'on entrevoie un pareil moyen de répandre la parole de Dieu.

Il est probable que ce n'est pas seulement aux catholiques de ce pays chrétien, mais aussi au clergé anglican, et peut-être à lui seul, que ces reproches sont adressés. Du moins paraîtrait-il par les plaintes amères qu'un membre anglican (ou soi-disant tel) de la Société biblique exhale dans une longue communication que nous trouvons dans les colonnes du *Christian Guardian*, journal méthodiste de Toronto, que le clergé anglican de ce pays (à son honneur soit dit) désapprouve et désavoue cette coalition de sectes discordantes, qui fait de la parole de Dieu, un amalgame de contradictions et d'impies.

Le *Christian Guardian* fait précéder la complainte de l'anglican mécontent des observations suivantes, dans lesquelles il accuse de *puseysisme*, ou comme il l'appelle autrement, d'un raffinement du papisme, d'adorer l'image de la bête, ceux des membres du clergé anglican qui répudient la Société biblique, et il paraîtrait que c'est le plus grand nombre d'entr'eux, sinon le corps entier.

“ La communication suivante ” (dit le pieux rédacteur du *Christian Guardian*) “ a été publiée par l'auteur dans le journal de Kingston *The News*, après que le journal *The Church*” [l'organe accrédité de l'église anglicane] “ eut refusé de l'insérer. Le clergé de l'église anglicane en cette province ” (ajoute-t-il) “ n'est pas tout composé de disciples du puseysisme, ce moderne raffinement du papisme ; et nous espérons que d'autres protesteront publiquement contre le culte de “ l'image ” de “ la bête, ” que le rédacteur du *Church* s'efforce d'établir.”

La communication est aussi précédée de la correspondance suivante entre son auteur et le rédacteur du journal ecclésiastique anglican :

“ Au rédacteur du *Church*.

“ H. A. présente ses compliments au rédacteur du *Church*, et espère qu'il voudra bien insérer dans le *Church* la lettre ci-jointe, ainsi que les extraits du *Record* de Londres.

“ H. A. aime à croire que le rédacteur du *Church* est un homme trop honorable et a des principes trop élevés, pour ne pas admettre dans la pratique, la force de la maxime : *fiat justitia, ruat calum.*”

“ Toronto, 31 mai 1842.

“ Le rédacteur du *Church* présente ses compliments à H. A. et regrette de ne pouvoir pas insérer sa communication au sujet de la Société biblique.

“ L'archevêque de Cantorbéry, qui est l'archevêque de cette province, l'évêque de Toronto, et l'on croit aussi, l'évêque de Montréal, n'encouragent pas la Société biblique. Le rédacteur du *Church* refuse, en conséquence, de permettre que le journal dont la direction lui est confiée, expose des vues, sur un point si grave, en désaccord avec la haute autorité qu'il vient de mentionner.

“ La SOCIÉTÉ ECCLÉSIASTIQUE (*Church Society*) de ce diocèse est la

véritable *Société biblique* des anglicans (*Churchmen*). Appartenir à toute autre, ce serait affaiblir les ressources de l'Église et nuire à son unité."

Il y aurait bien des choses à dire sur la communication de H. A. et sur ce qu'on y dit de ceux "qui, comme ces pauvres catholiques-romains asservis et tremblants, ferment leurs propres yeux et voient tout par les yeux du prêtre, et de Son Infaillibilité le pape tombent dans l'erreur," etc. ; mais nous avons voulu seulement constater un fait, c'est que les évêques anglicans de Montréal et de Toronto, ainsi que l'archevêque de Cantorbéry, leur métropolitain, désavouent la Société biblique, et ne sont par conséquent pas responsables de sa conduite.

Gazette Religieuse de Québec.

DIOCÈSE D'HALIFAX.—Nous lisons dans un journal d'Halifax (Nouvelle-Écosse) du 15 juin :

"Dimanche dernier, à l'église de Sainte-Marie, le vicaire-général annonça l'arrivée de Rome de bulles qui érigent ce vicariat apostolique en diocèse, et qui élèvent le très-révérénd docteur FRASER, évêque de Tenen, au nouveau siège épiscopal, avec le titre d'évêque d'Halifax. Cette annonce ne peut manquer d'être très-agréable aux amis de la religion dans cette province, et sera considérée comme un compliment bien mérité au très-révérénd évêque pour son zèle et ses longs services à avancer les intérêts de la religion."

Idem.

—Le dernier numéro de la *Gazette du Canada* contient l'annonce officielle de la nomination de M. Day à la place de Juge de la Cour du Banc du Roi pour le District de Montréal. Cette nomination rend vacante la place de Solliciteur Général du Bas-Canada, et laisse, le Conseil Exécutif veuf, pour le moment, de tous ses membres de la section Est, MM. Ogden et Daly étant tous deux en Angleterre sous congé d'absence. Ce n'est pas que nous craignons que nos affaires en souffrent beaucoup, au contraire ; nous voulons seulement signaler le fait.

Canadien.

—On nous informe, comme d'une chose certaine, que M. Vanfelson a vraiment résigné sa place dans la Commission d'Enquête sur la Tenure Seigneuriale, par la raison que l'on destine la présidence à M. Buchanan dans la nouvelle commission qui va être nommé par suite de la maladie de M. Doucet, et de la nomination de M. McCord comme Juge-Commissaire. Nous devons regretter la retraite de M. Vanfelson d'une Commission où il pouvait faire beaucoup de bien. La préférence donnée à M. Buchanan en ce cas sur M. Vanfelson, un des plus anciens membres du bureau du Canada, et ancien Commissaire, nous paraît inexplicable.

Idem.

—Nous remarquons que le Dr. O. T. Bruneau a été nommé à la chaire de professeur d'anatomie et physiologie au collège McGill, Montréal. *Idem.*

—Nous apprenons que l'Association du Bureau de Québec a dans sa réunion du courant, nommé deux comités, l'un pour prendre en considération le Statut provincial établissant des Cours de Districts, et les modifications et changements qu'il convient de demander à ce statut. Ce Comité est composé de : MM. G. Vanfelson, J. F. Duval, S. Lelièvre, J. A. Taschereau, J. Chabot, D. Ross, J. Cremazie,

L'autre, pour préparer un projet de loi pour l'Incorporation de la dite Association ; ce dernier comité est composé de : MM. G. Vanfelson, J. Duval, C. Deguise, D. Ross, J. Maguire, L. G. Baillairgé, P. Chauveau. *Idem.*

—En réponse à quelques questions qui lui ont été adressées par des ecclésiastiques de Dublin, au sujet de la franc-maçonnerie, la congrégation de la Propagande vient de déclarer que tous les décrets et édits de Rome contre cette institution sont en pleine vigueur.

FRANCE.—Un journal français publie la lettre suivante :

“ Paris, le 25 mai 1842.

“ MONSIEUR,

“ Quelques journaux ayant manifesté des craintes sur le catholicisme en Orient, par suite des malheurs qui continuent à désoler la Syrie, et surtout à l'occasion des violences exercées tout récemment en Palestine sur les Latins par les Grecs schismatiques, forts des firmans que la Sublime-Porte leur a accordés, je puis annoncer aux âmes pieuses que nos frères seront secourus par des mains puissantes : mais je viens aussi les encourager à imiter le noble exemple de la nation autrichienne.

“ On m'écrivit de Vienne que la quête ordonnée par le décret impérial au dimanche des Rameaux de chaque année, pour envoyer des secours au gardien et aux RR. PP. de la Terre-Sainte, a produit cette première fois, au dernier dimanche des Rameaux, *soixante-quinze mille francs, dont dix-sept mille dans le seul diocèse de Vienne*. C'est un secours dont les RR. PP. ont grand besoin, car il faut savoir que les PP. de Jérusalem, qui n'ont d'autres moyens de subvenir à leurs énormes frais que par les dons des catholiques de tous les pays, ont vu depuis longtemps, par suite des commotions politiques, leurs revenus diminués de plus 100,000 fr. par an, et cependant leur hospitalité si connue est toujours la même et égale pour tous les chrétiens sans distinction qui demeurent en Palestine et en Syrie.—Leurs couvens et leurs hospices, au nombre de dix-neuf, dans ces contrées, continuent à prendre soin de l'éducation et de l'entretien de tous les enfans jusqu'à l'âge de dix ans, nul excepté. Ils prodiguent également leur secours aux pauvres, aux pèlerins et aux veuves, leur zèle enfin pour l'humanité comme pour la religion est vraiment infatigable. Ils ont maintenant un surcroît de dépense pour réparations urgentes à faire aux églises du Saint-Sépulchre et de Bethléem.—Il faut donc remercier la population autrichienne, au nom de toute la chrétienté, du généreux secours qu'elle va envoyer aux RR. PP. de Jérusalem, et de l'exemple qu'elle donne aux autres nations.

“ Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération,

“ L. BANDINI DI PITTI,

“ chargé des intérêts de la Terre-Sainte, en France.”

—D'après un renseignement qui nous parvient à l'instant, il paraîtrait que décidément les prêtres de la Croix-du Mans quittent la direction de la Maison ecclésiastique d'Alger (grand et petit séminaires réunis). Ce sont d'autres prêtres fort goûtés qui les remplacent. Toutefois, les bons prêtres de la Croix ne seront pas perdus pour la colonie. Ils ont le projet de former une maison à eux, afin de diriger avec plus de succès les Frères de Saint-Joseph de leur institut, auxquels le gouvernement veut confier les écoles primaires de l'Algérie.

Les Sœurs de Saint-Joseph, fondées par Mme. Vialard, quittent l'Algérie. Elles sont remplacées par les Sœurs de la Doctrine chrétienne de Nancy.

Mgr. l'évêque d'Alger a trouvé pour ces mutations approbation et appui dans le Souverain-Pontife aussi bien que dans le gouvernement. *Ami de la Relig.*

LA FILLE DE LA PUNITION.

Une famille de républicains s'était réfugiée à Nantes, pendant la révolution, parce qu'elle ne s'était pas crue en sûreté dans la nouvelle habitation qu'elle venait d'acquérir. Le plus grand plaisir de la femme, était d'aller passer ses matinées sur la place du Bouffay où se faisaient les exécutions. Elle trouvait un grand attrait dans les apprêts du supplice : elle aimait à insulter aux victimes jusque sur l'échafaud ; mais ce qui la faisait hurler d'une infernale joie, c'était le dernier cri que poussaient les suppliciés. Dans cet instant elle se levait ; ses yeux brillaient comme les yeux du tigre qui va boire du sang ; elle trépanait de délire, et criait : Mort ! mort aux aristocrates !

Cette femme était enceinte ; elle mit au monde une fille, ou plutôt un monstre... Cette fille est hideuse comme l'âme de sa mère ! horrible comme le souvenir d'un crime ! c'est *l'enfant de la punition*. Imbécille dès son enfance, elle n'a rien pu apprendre ; elle ne sait que le cri des mourans ; elle l'a appris dès le sein maternel, et un effroyable tic le lui fait répéter à chaque instant du jour. Quand ses parens veulent oublier le passé ; quand ils rassemblent des gens de leur espèce, et qu'ils cherchent à s'étourdir, *l'enfant de la punition est là*, et l'affreux cri vient retentir et troubler la joie qu'ils voudraient avoir. A table, le jour, la nuit, ils sont condamnés à l'entendre. Il s'échappe involontairement du sein de cette malheureuse. C'est en vain que, pour lui faire étouffer ce cri, ils la battent et la maltraitent. Pour éviter leurs coups, elle n'ose fuir au dehors. Elle sait la peur qu'elle inspire. Alors elle passe les journées cachée dans quelque coin obscur, et ce n'est qu'à la nuit qu'elle sort de l'enclos de la maison paternelle. Après avoir erré quelque temps elle va s'asseoir sur les ruines d'un calvaire où la croix n'a point été rétablie ; pour se distraire, elle chante ; sa voix grêle et perçante retentit au milieu du silence ; le voyageur étonné écoute et distingue, au milieu de sons plaintifs et lugubres, ces affreuses paroles : *Du sang ! du sang ! il faut du sang, pour régénérer la république* ; refrain révolutionnaire que sa mère, pendant sa grossesse, prenait un plaisir indicible à entendre et à répéter.

La fille de la punition avait un frère. Il était né avant la révolution. Quand il fut d'âge à marcher comme conserit, il demanda à son père de le racheter ; il était dans le cas de le faire, car il avait plus que de l'aisance. Sa fortune lui avait peu coûté ; il ne voulut pas faire le plus léger sacrifice : l'argent lui était plus précieux que son fils..... Le jeune homme fut donc obligé de partir. Après quelques campagnes qu'il avait faites sans gloire, il revint, exténué de fatigues, de misère et de débauches, mourir chez ses parens. Il revint, comme guidé par la colère divine, pour ajouter au châtement de la famille coupable. Un soir, son père était debout devant sa porte ; il vit un homme qui s'avancait vers lui, en se traînant avec peine ; il lui cria : *Etranger ! passez votre chemin ; on ne donne pas ici !.....* L'étranger répondit : *Je sais bien que l'on ne donne pas ici.....* et il avançait toujours.

La femme venait de descendre ; que nous veut ce mendiant ? dit-elle avec emportement.

L'inconnu continua d'approcher, en disant : Ne me connaissez-vous pas ? je suis votre fils .. Le père repartit froidement : Nous te croyions mort. La mère ajouta : Tu as donc un congé ? pour combien de tems ?

— Pour toujours, répondit le soldat.

— C'est impossible ! s'écria le père. Nous sommes devenus pauvres, nous ne pouvons te garder.

— Eh ! vous ne me garderez pas, vous m'enverrez au cimetière.... Je ne viens pas vivre, je viens mourir chez vous, dit le jeune homme.... Ma mère, j'ai soif. La mère appela sa fille ; la fille vint, et ne reconnut pas son frère.

Au bout de quelques jours, le soldat fut plus mal ; il sentit sa fin approcher, jamais ses parens ne lui avaient parlé de Dieu. Il les appela près de lui, et, dans des souffrances affreuses ! il leur dit : " J'ai voulu que vous fussiez témoins de ma mort. C'est vous qui m'avez tué ; pour un peu d'or, vous m'avez laissé partir, et quels conseils m'avez-vous donnés pour me défendre du vice ?.. Vous m'avez poussé hors de la maison paternelle, en vous réjouissant d'avoir un enfant de moins à nourrir. Eh bien ! cet enfant revient, non pour mourir plus doucement sous votre toit, mais pour que sa mort vous soit une peine. Ma mère, vous vous êtes souvent réjoui de voir couler le sang, et ma sœur est là pour vous rappeler le cri des suppliciés !..... Mon père, j'ai voulu que vous fussiez aussi votre souvenir. Ma fosse sera ici près de vous, pour vous redire que vous avez sacrifié votre fils à quelques pièces d'argent !....."

Pendant qu'il parlait ainsi, les deux coupables restaient debout près du lit, et gardaient un morne silence.

Le malade s'agitait et étendait les bras.

Y a-t-il un Dieu ! y a-t-il un Dieu ! s'écria-t-il de tems en tems.

Et les parens continuaient à se taire....

Un prêtre ! proféra-t-il d'une voix mourante ; amenez-moi un prêtre !

Alors le père dit à sa compagne : Femme viens-t-en : tu le vois bien, il a le délire.

Ils sortirent tous les deux ; et, quand ils rentrèrent, ils trouvèrent leur fille assise sur le lit de son frère ; elle chantait !..... il était mort !.....

LE VICOMTE VALSIL *Lettres Vendécennes.*

ÉPREMIERES RELIGIEUSES.

POUR LA PREMIÈRE QUINZAINE DE JUILLET.

3 juillet 987.—Hugues Capet est couronné roi de France.

3 juillet 1187.—Bataille de Tibériade où Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, est fait prisonnier par Saladin. La vraie croix, qu'on avait portée à cette bataille, tomba entre les mains des Musulmans, comme autrefois l'arche entre les mains des Philistins. Omar, neveu de Saladin, en la présentant à ce prince, lui dit : " Il paraît, par la désolation des Francs, que ce bois n'est pas le moindre fruit de la victoire "

Après ce triomphe, Saladin s'empara de Jérusalem, où les Français avaient régné pendant quatre-vingt-neuf ans, depuis que Godefroy de Bouillon, chef de la première croisade, en avait fait la conquête sur les Musulmans.

5 juillet 1618.—Sur la demande qu'en avait faite Louis XIII, le pape Paul V donne un bref pour la célébration de la fête de saint Louis dans toute l'éten-

due du royaume. Saint Louis avait été canonisé en 1297 par le pape Boniface VIII. Le bref de Paul V fut publié à Paris le 8 août 1618. Le 25 du même mois, la fête fut célébrée à Paris avec la plus grande solennité :

6 juillet 1535.—Henri VIII, roi d'Angleterre, fait décapiter Thomas Morus.

Lorsque Henri VIII, entraîné par sa passion pour Anne de Boulen, eut rompu tous les liens qui unissaient l'Angleterre au Saint Siège, il obligea tous ses sujets à lui prêter un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. Le célèbre Morus, qui avait été grand-chancelier, refusa de prêter ce serment, c'est-à-dire de reconnaître Henri VIII pour le pape de l'Angleterre ; le roi, qui n'ignorait pas combien la résistance de Morus allait décréditer sa nouvelle religion, mit tout en œuvre pour le gagner ; les promesses et les menaces furent également inutiles. Les amis de Morus lui représentant qu'il ne devait pas être d'une autre opinion que le grand-conseil d'Angleterre : " J'ai pour moi toute l'Eglise, répondit-il, et le grand-conseil des chrétiens. " Sa femme le conjurait d'obéir au roi, et de se conserver pour elle et pour ses enfans ; il avait alors soixante-deux ans. " Combien d'années, lui dit-il, croyez-vous que je puisse vivre encore ?—Plus de vingt ans, répondit-elle.— Et c'est contre vingt ans de vie, reprit Morus, que j'échangerais l'éternité ! "

Marguerite Morus, sa fille, digne d'un tel père, lui écrivit pour lui persuader d'obéir au roi ; mais elle avait espéré que sa lettre serait interceptée ; ce qui arriva, et en conséquence, on lui accorda la permission qu'elle sollicitait, d'aller consoler et servir son père dans sa prison. Alors elle passait dans sa courageuse résistance, lui promit de suivre son exemple s'il en était besoin, et d'être fidèle à sa religion au péril de sa vie. Après la mort de son père, elle racheta sa tête de l'exécuteur, et chercha sa consolation dans la foi dont il était mort le martyr, et dans les lettres, qu'il avait cultivées avec gloire.

6 juillet 1476.—Mort de Régiomontanus, célèbre mathématicien allemand et archevêque de Ratisbonne. Il fut, dit Lalande, le premier restaurateur de l'astronomie, et le premier qui ait compris qu'il fallait observer et non pas commenter Ptolémée, comme on faisait depuis des siècles.

7 juillet 1456.—Les commissaires nommés par le pape Calixte III cassent et annullent le procès fait à la Pucelle d'Orléans, et ordonnent qu'au Vieux-Marché de Rouen, lieu de l'exécution de cette héroïne, sera plantée une croix, en mémoire de la barbarie commise envers elle par les Anglais et l'évêque de Beauvais.

8 juillet 1108.—Mort de Pierre l'Ermite, gentilhomme d'Amiens, en Picardie, prédicateur, et un des chefs de la première croisade.

" Ceux de nos auteurs modernes, dit M. Moreau, historien des croisades, pour qui toute entreprise religieuse est un objet de raillerie, et ceux qui ont été plus frappés des désordres que nos croisés se permirent en Orient, que de la grandeur et de la noblesse du projet qui les réunit, ont voulu faire de Pierre l'Ermite un fou enthousiaste, un homme qui eût mérité d'être enfermé. Ceux qui réfléchissent plus froidement, ceux qui, pour juger des actions, se transportent au siècle qui les a produites, ont dû se former une tout autre idée de cet homme singulier. Pour moi, j'avoue que son génie m'étonne, et que son courage me paraît approcher de celui qui fait les héros dans tous les genres. Je le vois arriver de Jérusalem à Rome, parcourir ensuite l'Italie, la

France, l'Allemagne, et ne manquer son but nulle part. Quelle devait être l'élévation de ses idées, la force des images dont il savait les revêtir, la rapidité de ses mouvemens, le feu de ses expressions !"

11 juillet 1707.—Le duc de Savoie, ayant fait une irruption en Provence, s'empara de la ville de Fréjus, et M. de Fleury, alors évêque de cette ville, répondit au prince, qui voulait exiger de lui le serment de fidélité : " Votre altesse royale doit être bien convaincue que je ne manquerai jamais à ce que je dois à Louis le Grand, mon légitime et mon unique souverain ; d'ailleurs ce n'est pas la peine de reconnaître votre altesse pour le peu de temps qu'elle doit séjourner ici."

13 juillet 1775.—Mort du père Neuville, jésuite, et l'un des plus célèbres prédicateurs du dix-huitième siècle.

Ses deux oraisons funèbres, l'une du cardinal de Fleury, l'autre du maréchal de Belle-Isle, n'ont pas moins réussi que ses sermons, surtout la première, dans laquelle, parmi des tableaux de la plus grande force, le tableau ingénieux et antithétique du jansénisme n'a pas trop déplu aux jansénistes mêmes.

" Jours de présomption et d'indocilité où, par un raffinement de souplesse et de dissimulation profondes, l'erreur, vaste et hardie dans ses projets, timide et mesurée dans ses démarches, condamne l'Eglise, et ne la quitte pas ; reconnaît l'autorité, et ne plie pas ; dédaigne le joug de la subordination, et ne le secoue pas ; respecte les pasteurs, et ne les suit pas ; dénoue imperceptiblement les liens de l'unité, et ne les rompt pas ; sans paix et sans guerre, sans révolte et sans obéissance."

On remarque surtout un portrait de la cour, dont les traits sont sentis, qui est d'un courtisan profond autant que d'un orateur éloquent, et qui finit par ce trait supérieur encore à tous les autres : " *Séjour où les heureux n'ont pas d'amis, puisqu'il n'en reste pas aux malheureux.*"

14 juillet 1723. Mort de l'abbé Fleury, précepteur du duc de Bourgogne et confesseur de Louis XV, son fils. Son *Histoire de l'Eglise* est le plus estimé de ses ouvrages, mais elle est entachée de gallicanisme.

14 juillet 1780.—Mort de l'abbé Bateux, critique estimé.

15 juillet 1099. Prise de Jérusalem par les croisés.



Nous avons cru opérer une amélioration typographique, en retranchant la vignette des *Mélanges*, que nous avons placée en tête du 1or. No. de ce volume seulement. Outre qu'elle occupait une place trop considérable pour l'exiguïté de notre format, et réclamée plus utilement par les matières dont il est rempli, plu-sieurs personnes nous ont témoigné qu'il était d'un effet disgracieux, dans un volume, de retrouver, à chaque huitième feuillet, une vignette qui absorbait une demi-page, et dont l'exécution, sous le rapport de l'art, ne compensait pas suffisamment les inconvéniens. Nous nous sommes donc empressés de nous conformer à des réclamations qui nous ont paru si bien motivées.